

# Le bienheureux Maurice Tornay martyr au Tibet

Un jour que M<sup>me</sup> Tornay montrait à ses enfants une image de sainte Agnès, vierge et martyr, l'un d'eux demanda: «Maman, que faut-il faire pour devenir vierge et martyr?» M<sup>me</sup> Tornay leur expliqua que vierges ils l'étaient, mais pour devenir martyrs c'était plus difficile: «Il faut aimer le Bon Dieu par-dessus toute chose, et il faut être prêt à mourir plutôt que de l'offenser.» – «C'est vrai, tu verras, dit alors Maurice à sa petite sœur Anna, tu verras je serai martyr.»

A la même époque, alors que Maurice jouait dans la chambre de famille, assis sur le grand poêle de grès vert, il s'interrompit soudainement, se tourna vers sa maman et lui dit: «Maman, est-ce mieux de devenir prêtre ou de devenir instituteur?» – «C'est mieux de devenir prêtre», répondit M<sup>me</sup> Tornay. «Eh bien, conclut Maurice, moi je veux devenir prêtre!»

Qui eût pensé alors que ces désirs d'un enfant de quatre ans se réaliseraient un jour, et que le petit montagnard valaisan deviendrait religieux et prêtre, missionnaire et martyr dans le lointain Tibet interdit, et que le Pape Jean-Paul II le béatifierait solennellement dans la basilique Saint-Pierre?

On aura remarqué la détermination de l'enfant: «Moi, je veux devenir prêtre!» et: «Je serai martyr.» Comment ne pas voir là une inspiration de l'Esprit Saint, une inspiration profon-

de dont l'influence dirigerait une vie entière, des Alpes suisses jusqu'aux montagnes du Tibet? Comment ne pas admirer la force de l'Esprit Saint dans cette emprise sur un enfant de cet âge, séduit par Dieu?

## Illumination précoce

Une des personnes qui ont le mieux connu Maurice Tornay – le chanoine Angelin Lovey, son condisciple de collège, de noviciat, et missionnaire lui aussi dans les Marches tibétaines, avant de devenir Prévôt de la Congrégation des chanoines réguliers du Saint-Bernard – le chanoine Angelin attache une importance décisive aux propos du petit Maurice. Il y voit la clef de la personnalité et de la vie du bienheureux: «Paroles d'enfant», dira-t-on. Peut-être. Mais qui nous dit que l'Esprit Saint, qui vit et agit dans le cœur d'enfants innocents, n'a pas inspiré à ce moment-là, au serviteur de Dieu le désir du martyr et ne lui a pas donné la certitude d'être exaucé?... Qui nous dit que cette illumination précoce n'a pas continué à inspirer le serviteur de Dieu tout au long de sa vie? Elle lui a inspiré, je pense, le désir de devenir prêtre et religieux. Elle l'a soutenu durant ses études contre les tentations d'abandon. Elle lui a inspiré de demander de pouvoir

partir en mission au Tibet, d'accepter le poste le plus dangereux de Yerkalo, où, dès son arrivée, je l'ai mis au courant des machinations des lamas pour l'effrayer et le décider à partir, et qu'il m'a répondu textuellement: «Mon âme à Dieu et ma carcasse aux lamas. Mais partir, je ne partirai pas!» Une telle assurance et détermination ne seraient-elles pas le fruit de cette illumination (reçue) à l'âge de quatre à cinq ans?».

Les parents de Maurice étaient de fervents chrétiens. Dans la chambre de famille l'image du Sacré-Cœur et celle de Thérèse de l'Enfant-Jésus occupaient une place d'honneur. Agriculteurs tenaces, de condition sociale modeste, ils habitaient La Rosière, petit hameau d'une dizaine de foyers, situé à une heure d'Orsières, entre Martigny et le col du Grand-Saint-Bernard qui relie la Suisse à l'Italie. Les époux Tornay avaient huit enfants. Le soir on priait en famille. Le travail était dur, parfois exténuant, pour nourrir toutes ces bouches. Maurice, l'avant-dernier, était né le 31 août 1910. De caractère impulsif, dominateur, voire violent, il s'imposait dans sa famille et à l'école. Espiègle, intelligent, volontaire, parfois grave, il devra maîtriser toute sa vie les impulsions désordonnées de son caractère. Comme saint Paul, il portera une humiliante écharde!

Avec ses frères et sœurs, Maurice aidait ses parents dans les travaux: aux champs, à la vigne, à l'alpage. Pendant les longues vacances scolaires d'été, il allait avec joie garder le bétail à l'alpage des Crettes, situé à mille huit cents mètres d'altitude: deux ou trois chèvres, quatre ou cinq brebis,

cinq ou six vaches, qu'il fallait surveiller sans relâche. Cette vie de solitude, d'austérité, de sacrifice marqua profondément notre jeune berger. Il s'habitua à l'effort. A l'âge de douze ans, Maurice savait tout faire. Comme un adulte, il savait traire et fabriquer le fromage. Il acquit ainsi des aptitudes au travail manuel qui, plus tard, lui seront utiles dans les montagnes du Tibet.

La Providence n'improvise pas. De longue date elle prépare dans leurs causes proches et lointaines les événements et les situations qui émergent plus tard. Et, dans le silence, elle forge, jour après jour, ses instruments.

Digne d'attention est le fait que Maurice Tornay bénéficia très tôt de la grâce des sacrements. En effet, il fit sa première communion à l'âge de sept ans et reçut la confirmation l'année suivante. Ainsi put-il accéder très jeune à ces canaux majeurs de la grâce. Il profita aussi largement du sacrement de la pénitence. «J'ai compris – dit-il un jour à sa sœur cadette – j'ai compris et c'est décidé: j'irai me confesser régulièrement chaque semaine.» Aussi bien, chaque samedi soir notre petit montagnard dévalait de son alpage pour rejoindre, après une heure de marche, sa famille à La Rosière. Le dimanche matin, de bonne heure, il descendait à l'église d'Orsières pour se confesser et pour communier. Après la messe, il remontait, tout joyeux, à son alpage.

Se confesser chaque semaine. Cette décision fut prise «là-haut sur la montagne», lorsque, s'écartant du bétail, Maurice allait se recueillir à l'ombre d'un arbre, pour réfléchir et pour prier à son gré. Pendant ses rencontres seul



*Le petit hameau La Rosière.*

à seul avec Dieu, il n'agréait pas que son inséparable sœur cadette vienne lui tenir compagnie: «A ces moments-là je désire être seul, ta présence me gêne... je veux être seul...»

Ces rencontres intimes du jeune berger avec Dieu, dans le silence de la nature, ne rappellent-elles pas un passage révélateur de *l'Histoire d'une âme*? Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus raconte que, accompagnant son père à la pêche, elle essayait quelquefois de pêcher avec sa petite ligne, mais, ajoute-t-elle, «je préférais m'asseoir seule sur l'herbe fleurie, alors mes pensées étaient bien profondes et sans savoir ce que c'était de méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison...»

L'expérience de Thérèse Martin et de Maurice Tornay n'illustre-t-elle pas magnifiquement les paroles du prophète Osée sur les rencontres intimes d'une âme d'enfant avec son Dieu dans le silence et la solitude: «Eh bien (dit Dieu), je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai cœur à cœur» (Os 2,16).

#### **«Thérèse, sa sainte préférée»**

A l'âge de quinze ans, notre jeune berger quitte ses montagnes pour entrer au Collège de Saint-Maurice tenu par les chanoines de Saint-Augustin. Avec enthousiasme, il entreprend

des études classiques qui l'acheminent vers le sacerdoce. Sa joie éclate dans une lettre à ses parents: «C'est inutile de vous dire que je vais bien, que je me plais, que j'estime la vie du collège comme la plus heureuse et la plus belle que l'on puisse passer sur cette terre de sacrifice.» Et à son frère Louis il confie: «Ah! Louis, vois-tu, les plus sereins, les plus candides, les plus estimables des jours, ce sont ceux passés dans un collège catholique.»

Très tôt, Maurice Tornay s'imposa à ses camarades de classe par la pénétration de son intelligence, la vigueur de sa volonté, la délicatesse de sa sensibilité, la pureté de son regard et, surtout, la ferveur de sa foi.

C'était un entraîneur, un leader conscient de la force de son emprise, un jeune garçon «séduit par Dieu», désireux de répandre autour de lui la flamme qui brûlait dans son cœur. Il exerçait de l'ascendant sur ses camarades. Très pieux, il ne manquait jamais de réciter chaque jour le chapelet. Au procès de canonisation, un camarade témoigne: «Il nous entraînait au bien. Il nous emmenait, une dizaine (de jeunes), pendant le temps libre, après midi, faire une petite méditation à la chapelle.» Maurice Tornay lisait alors, pour la commenter, une page de l'*Histoire d'une âme*, ou quelques passages de saint François de Sales. Il pénétrait avec une merveilleuse acuité la doctrine de l'enfance spirituelle, au point qu'un de ses camarades d'études pouvait nous dire récemment que «la vie et la pensée de la carmélite de Lisieux n'avaient pas de secret pour Maurice Tornay». Et il ajouta: «Thérèse était sa préférée!»

Est-ce au temps de ses études au Collège de Saint-Maurice que remonte une fervente prière de Maurice Tornay à Thérèse de l'Enfant-Jésus? Cette prière ne porte pas de date mais, du fait qu'elle s'adresse à la bienheureuse Thérèse, on pourrait conjecturer qu'elle est antérieure à sa canonisation (1925). Selon une autre opinion, cette prière pourrait remonter au temps de son noviciat chez les chanoines du Grand-Saint-Bernard. Voici cette prière: «Souvenez-vous, ô bienheureuse Thérèse, de nos misères et de l'espoir que vos promesses nous ont laissé. Vous avez promis de passer votre ciel à faire du bien sur la terre, de faire durer votre mission autant que le monde. Vous avez souvent dit qu'il fallait prier pour les prêtres, afin que Jésus soit aimé. Eh bien! je veux me faire prêtre. Me refuserez-vous pour ce but l'assistance que vous avez accordée à d'autres pour des avantages terrestres? Si vous avez toujours les mêmes désirs, obtenez-moi l'humilité, l'humilité confiante.»<sup>1</sup>

«Souvenez-vous.» D'emblée le bienheureux se porte vers les hauteurs de la grâce, et en même temps vers les abîmes de la misère humaine. C'est un des traits marquants de sa spiritualité, fruit de sa familiarité avec la pensée de la sainte carmélite. Dans sa correspondance, il revient souvent sur les limites de la nature humaine et sur la bonté infinie de Dieu. La misère appelle la miséricorde. «Tant pis pour les misères; si nous en avons, tant mieux. Dieu nous aime de plus (davantage), mettons notre cœur dans le cœur de Jésus et de Marie, et en avant...»<sup>2</sup>

Que demande Maurice à la bienheureuse Thérèse: «L'humilité, l'humilité confiante.» Quelle profondeur dans cette formule! N'évoque-t-elle pas deux abîmes antithétiques: l'abîme de la misère de l'homme et l'abîme de la miséricorde de Dieu? Un maître spirituel de notre temps, le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, o.c.d., affirmait, paradoxalement, que si nos misères n'existaient pas, il faudrait en un certain sens les créer, car ce sont elles qui attirent la miséricorde de Dieu. Nos pauvretés sont nos richesses, lorsqu'elles alimentent l'humilité confiante qui attend tout de Dieu. Ces vues sur la misère et sur la miséricorde, si chères à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, affleurent dans les lettres et les propos du bienheureux Maurice Tornay.

### «Je n'ai jamais été si libre...»

Ses études classiques terminées, Maurice entra dans la Congrégation des chanoines réguliers du Grand-Saint-Bernard. La mission première de ces religieux – on le sait – est «la célébration de la messe et le chant des heures canoniales»; leur mission secondaire consiste à être des «pasteurs d'âmes» qui aident les pèlerins, les voyageurs, les touristes de passage au col. Ces religieux veulent en outre répondre aux appels de l'Eglise dans les paroisses et de leur diocèse et dans les pays de mission. Sur le frontispice de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard figurent ces mots révélateurs: «*Hic Christus adoratur et pascitur*»: «Ici, le Christ est adoré et nourri.» Cette maxime éclaire, nous semble-t-il, la



vocation religieuse de Maurice Tornay et sa vie de missionnaire: d'abord consacrer toute son existence à l'adoration et à la louange de Dieu; ensuite subvenir aux diverses nécessités, matérielles et spirituelles, du Christ qui vit dans les hommes.

Ce magnifique idéal séduisit Louis Martin, le père de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. A l'âge de vingt-deux ans il avait pensé entrer à l'Hospice du Grand-Saint-Bernard. Sa connaissance

insuffisante du latin et l'âpreté du climat l'empêchèrent de réaliser son généreux dessein de vie religieuse. Dieu l'appelait ailleurs.

Un grand désir anime le novice Maurice Tornay: se détacher de tout pour s'attacher pleinement à Dieu et monter résolument vers les sommets de la sainteté. Dans une lettre aux siens, il révèle sa joie et sollicite l'aide de leurs prières: «Avant d'entrer (au Saint-Bernard), je me disais: «Tu seras un peu prisonnier, dans les murs au sommet d'une montagne»; et je n'ai jamais été si libre. Je fais ce que je veux, je peux faire tout ce que je veux, car la volonté de Dieu m'est exprimée à chaque moment, et je veux faire cette seule volonté. Je me disais: «Tu soupireras après le soleil et l'ombre» – car vous vous rappelez ma prédilection pour ces deux choses –; je n'en ai jamais tant vu. Nous sortons assez souvent (dans la montagne), et pour peu qu'on s'élève, on voit un ciel immense, sans un nuage, taché seulement par la lune, par un croissant de lune qu'il faut regarder longtemps pour le voir. Puis, en bas, des plaines, des vallées pleines de brume. Un jour, j'ai vu le Larzei, le Bollon, l'Arpallaz. (...) Et j'ai pensé combien Dieu était bon de me tenir si près de vous. Et je me suis demandé si je lui appartenais assez; et il m'a répondu que c'était son affaire s'il voulait me combler de biens. Tant mieux, je deviendrai saint presque au milieu de vous, si je fais bien, si vous priez pour moi. Je ne doute pas de votre bonne volonté. Je vous remercie du fond du cœur. Je prie Dieu de vous rendre heureux, vous sans qui je ne serais moi-même pas si heureux...»<sup>3</sup>

Quelle maturité spirituelle et en même temps quelle tendresse humaine! Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avouait ne pas comprendre les saints qui n'aimaient pas beaucoup leur famille. Le bienheureux Maurice Tornay, lui, aime beaucoup la sienne. On a justement relevé que l'amour ardent pour les membres de sa famille fut un trait caractéristique de la personnalité du bienheureux.

Dans les écrits du bienheureux, rares sont les références aux grands maîtres spirituels. Une inspiration profonde est cependant sous-jacente: Ecriture-Sainte, saint Augustin, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus... C'est que notre jeune chanoine avait assimilé leur doctrine. Il l'avait tellement mastiquée, ruminée et goûtée qu'elle ne faisait qu'un avec sa propre pensée.

Dans la correspondance du novice, puis de l'étudiant en philosophie et en théologie, rayonne un esprit missionnaire: conduire les âmes à Dieu, les prendre là où elles sont, là où elles vivent et là où elles peinent, pour les élever petit à petit vers Dieu. Maurice avait un charisme particulier pour cette œuvre pastorale. Il savait s'exprimer d'une façon simple, imagée, profonde. Aussi bien nous apparaît-il d'abord comme l'apôtre de la famille. Saisi par un désir incoercible d'avancer résolument vers la perfection où Dieu l'appelle, Maurice veut y entraîner aussi tous ceux qu'il aime.

Écoutons à ce propos le témoignage de son maître des novices, le chanoine Nestor Adam: «Il y avait en lui un goût profond de la perfection et, durant son noviciat, il s'est efforcé, d'une manière évidente, de corriger sa nature primesautière, violente, tumul-

teuse. Il possédait une originalité très forte, qui n'avait rien de déplaisant». Maurice Tornay s'est distingué par «son esprit toujours en mouvement, la soudaineté de ses réponses, la justesse de ses intuitions. Il avait un tempérament de lutteur, caractérisé par une certaine violence et une franchise un peu anguleuse. Mais je dois reconnaître (...) qu'il fut celui de tous les novices (de cette année-là) qui s'est le plus transformé, discipliné, haussé vers la perfection. En dépit de son caractère indépendant, il fut d'une admirable obéissance».

### «Soyez parfaits...»

Dans sa déposition au procès de canonisation, le maître des novices – nommé entre-temps évêque de Sion – révèle un épisode significatif: «Maurice Tornay est venu un jour me trouver pour me demander avec insistance: «Que dois-je faire pour me sanctifier?»»

Toujours le même souci de répondre au commandement du Seigneur: «Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait» (Mt 5,48), d'y répondre avec l'élan de son tempérament de montagnard violent et tenace, et avec son cœur débordant d'amour.

A sa sœur Anna, entrée chez les Sœurs de la Charité, Maurice ouvrait volontiers son cœur. Il encourageait la jeune religieuse, il l'éclairait, il l'aidait. Il allait droit au but, sans détour: Dieu aimé en tout et par-dessus tout, l'union à Dieu cherchée à travers tout, le don total de soi à Dieu.

Écoutons cette vibrante exhortation du bienheureux: «Anna, sur le chemin

qui nous conduit au ciel, regardons-nous un peu avant que notre visage et notre cœur prennent les plis des fruits mûrs. Nous sommes jeunes, nous avons vingt ans; nous aimons le Bon Dieu, nous n'avons rien à craindre de la mort, soyons joyeux. (...) Que dans la simplicité de ton cœur de jeune fille, tu parles au Bon Dieu, à peu près en ce patois: «Mon Dieu, je ne vous ai jamais vu, je ne sais pas qui vous êtes, je crois seulement que vous êtes mon Maître, mon Créateur, que vous êtes infiniment plus beau que les beautés disséminées par le monde, que vous êtes infiniment meilleur et plus riche en bonté que le cœur de la plus douce des mères, et alors, sans bien même comprendre ce que je dis, je me redonne à vous pour vous aimer au prix de n'importe quelle souffrance, bien que j'aie horreur de la souffrance, mais afin que votre Nom soit glorifié, que ceux du ciel éprouvent de la joie, l'Eglise de la terre et du purgatoire plus de consolations, se sentent plus de force, et que sauvés soient ceux avec qui vous avez mêlé mon existence.» Et puis que tu te lèves et partes en riant dans les creusets de l'amour et du sacrifice. (...)

»Car il faut nous hâter, n'est-ce pas Anna? Il faut nous dépêcher, à notre âge d'autres étaient saints. Car si la tige fleurit trop longtemps, le fruit ne peut mûrir avant le froid et la mort. Et il y en a tant qui nous crient, tant de pécheurs, tant de païens, qui nous appellent; nous voulons leur répondre, n'est-ce pas? Notre sang, notre chair, c'est pour eux, n'est-ce pas? Je te le dis encore, il faut nous dépêcher. Plus j'ai vécu, plus je suis persuadé que le sacrifice, la donation (de soi) donnent

du sens, donnent eux seuls du sens à ces jours que nous passons.»<sup>4</sup>

Retenons ces mots quasi prophétiques: «Notre sang, notre chair, c'est pour eux.» Maurice Tornay aurait-il eu une révélation sur le martyr qui l'attendait? Le fait qu'il demandera de partir en mission au Tibet avant la fin de ses études en théologie et avant son ordination sacerdotale, révèle son âme de missionnaire toute tendue vers une vie de don de soi et de sacrifice pour porter le Christ Sauveur à ceux qui l'ignorent.

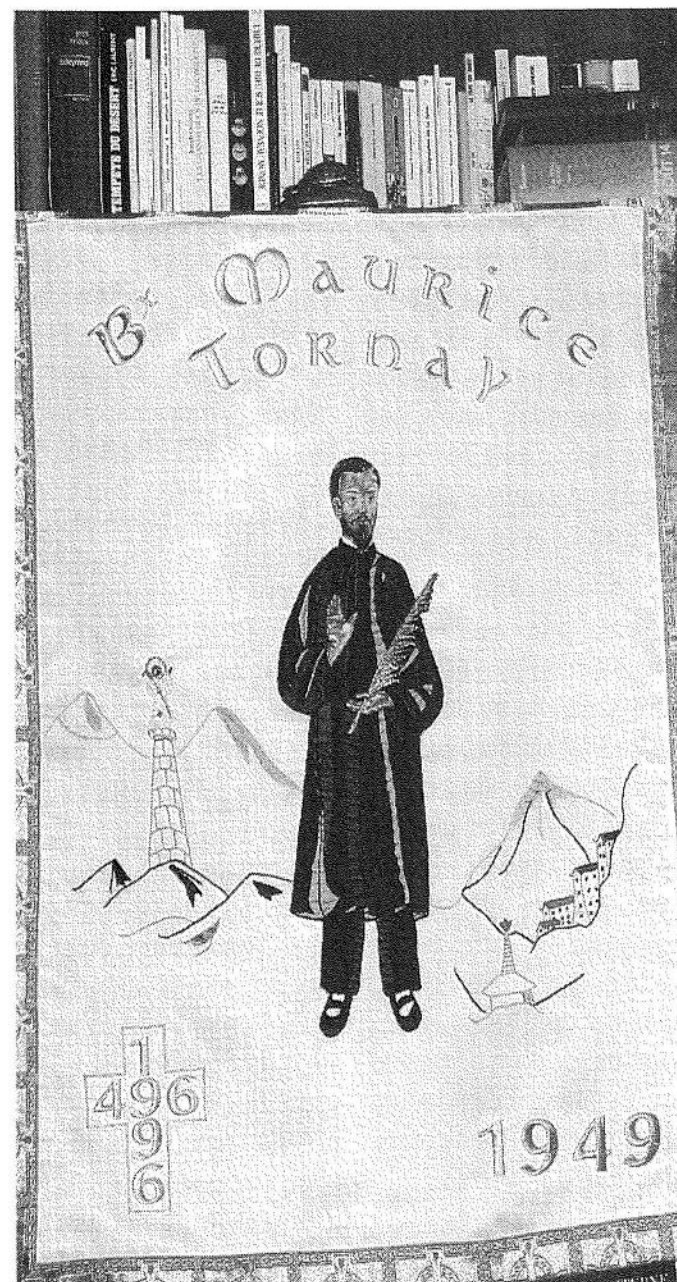
### «Je veux m'exténuer au service de Dieu»

Notre jeune chanoine prend congé de sa famille et de ses confrères. A son frère Louis il fait cette confidence: «J'ai reçu nettement dans mon âme l'intuition suivante: pour que mon ministère soit fécond, il faut que je travaille de toute l'ardeur de mon âme, pour le plus pur amour de Dieu, sans désir aucun de voir mon labeur remarqué. Je veux m'exténuer au service de Dieu. Je ne reviendrai pas...»

Lorsqu'il salue son professeur de philosophie et de théologie, il s'entend dire: «Cher ami, vous voilà donc heureux. *Haec dies quam fecit Dominus...* Le jour du Seigneur est arrivé...» – «Je suis heureux, c'est vrai», répond notre jeune chanoine. Et à la question de son professeur: «Mais dites-moi, cher ami, quels sont les motifs qui vous engagent à partir pour le Tibet... Je vous comprends. Vous êtes jeune. Le goût de l'aventure est de votre âge. Qui n'a pas désiré partir,

pour partir...?» Souriant, Maurice Tornay interrompt son ancien professeur: «Monsieur le chanoine, vous n'y êtes pas du tout, ah ça! mais pas du tout.» – «Je m'excuse d'oublier l'essentiel, reprend celui-ci. J'entends bien que vous vouliez être avant tout prêtre et missionnaire. Mais il y a parfois, dans cet attrait pour un apostolat lointain, des sentiments humains fort légitimes...» Et notre bienheureux d'observer: «Je crois qu'ils ne jouent aucun rôle dans mon cas. Même l'évangélisation des païens...», puis il se tait, hésitant à dévoiler le fond de son âme. – «Oseriez-vous avancer que l'apostolat missionnaire ne serait pas le premier but de votre sacrifice?» reprend le professeur. – «Eh bien non. Je crois que mon idéal est différent. Nous sommes sur la terre pour nous sanctifier, n'est-ce pas?» – «Vous pouviez vous sanctifier en Suisse...» – «Monsieur le chanoine, je me connais, rétorque Maurice Tornay. Je suis terriblement enclin à la routine, à la facilité. Quelle serait donc ma situation si je restais au pays? Une petite vie bien tranquille, un poste au Grand-Saint-Bernard ou ailleurs, vicaire ou curé de paroisse. Beaucoup d'autres y ont trouvé le chemin de la sainteté. Mais moi, vous savez... Il me faut d'autres stimulants pour sortir de l'ornière...» – «Un besoin d'absolu?» – «C'est cela. Peut-être y a-t-il chez moi quelque présomption, quelque orgueil secret? J'en demande pardon à Dieu. Mais il faut m'arracher à tout, si je veux essayer de devenir meilleur.»

Toujours cette volonté claire et tenace de répondre au commandement du Seigneur: «Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait» (Mt 5, 48).



Le 26 février 1936, avec deux confrères, le chanoine Tornay s'embarque à Marseille pour arriver, le 8 mai, à la résidence de la mission à Weisi (Chine). C'est là qu'il poursuivra ses études de théologie, en même temps que l'étude du chinois et du

tibétain, jusqu'à son ordination à Hanoi, le 24 avril 1938.

De 1938 à 1945, le Père Tornay est responsable du probatoire, qui accueillait des jeunes candidats possibles au sacerdoce. En quoi consistait

la tâche de notre missionnaire? Il l'a raconté lui-même à son frère Louis, dans une page saupoudrée d'humour: «J'ai trente-neuf élèves, mi-Chinois, mi-Tibétains. Je leur apprend tout, depuis la façon de se laver, de s'habiller, jusqu'à la façon de se mettre à genoux et de prier. Les pauvres! Ils sont pleins de poux, de punaises et de puces, et Dieu sait si je n'en attrape pas quelquefois, moi aussi. Je suis tout le jour pris par eux, car il faut leur inculquer la religion comme on inocule un poison: petit à petit, à chaque moment un peu...»

Les résultats de cette pédagogie? Voici la pensée d'un confrère missionnaire: «Le Père Tornay a eu dans ses mains près de quarante élèves à qui il dut apprendre d'abord à se moucher et à se laver le bout du nez, ensuite les lettres de l'alphabet! Vous dire que pour finir, ces garçons étaient capables de converser en latin ou de vous écrire en latin et en français, sans parler du chinois et du tibétain et des autres connaissances d'un «honnête homme», vous montrera l'étendue de l'effort fourni par le Père Tornay et ses collaborateurs»<sup>5</sup>.

Promotion à maints titres remarquable: en 1945, le Père Tornay est nommé curé de Yerkalo, unique enclave chrétienne dans l'immensité du Tibet bouddhiste. Poste combien dangereux! Des douze curés de Yerkalo (de 1865 à 1945), sept ne furent-ils pas tués par les lamas en haine du christianisme? Accepter de succéder à ces curés martyrs, de la Société des Missions étrangères de Paris, n'était-ce pas s'exposer à la même fin cruelle? Seul un amour éperdu du Christ et des

âmes pouvait en donner la force. Le Père Tornay connaissait l'histoire du Tibet. Il savait que les lamas de la région étaient décidés à extirper coûte que coûte le christianisme. «Au pays des mille dieux, affirmaient-ils, il n'y a pas de place pour la religion catholique.»

## II remua ciel et terre

Pour notre bienheureux, les quatre années de ministère à Yerkalo furent un véritable calvaire. D'abord des tracasseries administratives, puis trois expulsions violentes, enfin une embuscade où quatre lamas tuèrent à bout portant le Père Tornay. Les chrétiens de Yerkalo furent sauvagement persécutés, puis contraints à apostasier; certains réussirent à se sauver en Chine. Trente ans après le martyr du Père Tornay, une lettre clandestine révélait aux chanoines du Grand-Saint-Bernard que d'anciens paroissiens du Père Tornay, restés héroïquement fidèles au Christ, parcouraient jusqu'à sept cents kilomètres pour aller recevoir les sacrements. Le témoignage de foi de notre martyr portait et continue de porter des fruits. Le seul prêtre catholique actuellement missionnaire en terre tibétaine n'est-il pas un ancien élève du Père Tornay, ordonné après vingt ans de prison dans les geôles communistes? L'histoire de l'Eglise l'atteste: le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

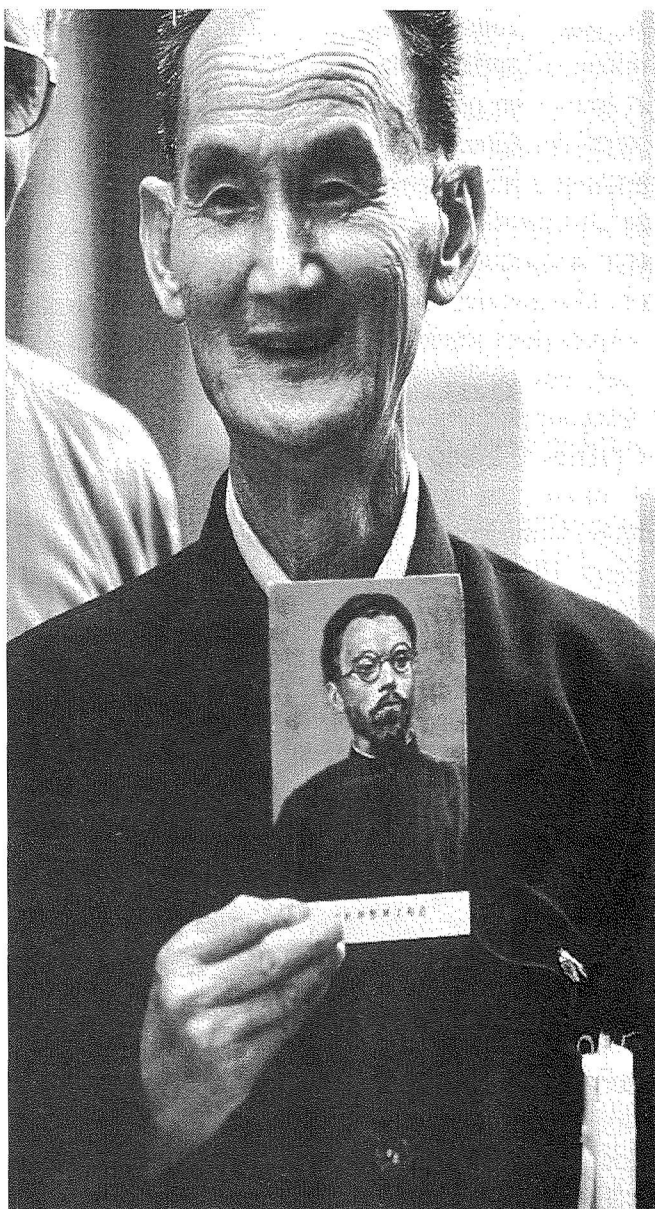
Pour obtenir des autorités tibétaines la reconnaissance de la liberté religieuse pour ses paroissiens de Yerkalo, le Père Tornay avait déployé des

efforts inouïs. Avec le courage irrésistible que donne l'Esprit Saint, il remua ciel et terre – on peut bien le dire pour obtenir des appuis. Il lança un appel émouvant à Mère Agnès de Jésus, prieure du Carmel de Lisieux. Dans un aperçu historique, il décrit à grands traits la situation des chrétiens de Yerkalo: «Après deux siècles d'efforts de la part des chrétiens indigènes, dont beaucoup subirent le martyre, et des prêtres d'Europe, dont quelques-uns furent des héros de grande envergure, la mission du Tibet – si vous préférez: l'Eglise – toujours anéantie par les lamas et, par la grâce de Dieu, renaissant toujours, vint échouer, il y a quatre-vingts ans, dans un petit village de la frontière sino-tibétaine, appelé Yerkalo. Là, ni les incendies, ni les pillages, ni les massacres ne purent l'exterminer. L'année dernière, les lamas voulurent pourtant lui donner l'ultime et dernier coup. A la pointe de leurs fusils, par deux fois, ils expulsèrent le missionnaire, votre serviteur, fermèrent l'église qu'ils veulent transformer en temple bouddhique et ordonnèrent une apostasie en masse de tous les chrétiens. Ceux-ci, pour avoir désobéi à leurs persécuteurs et obéi à Dieu, furent, pendant toute l'année 1946, l'objet de représailles si écœurantes, que les nazis eux-mêmes les auraient admirées. (...) La misère donc, et la tristesse où je suis de ne pouvoir les secourir (...) m'inspirent de vous écrire ces mots. Et grâce à votre charité, mon espérance ne sera pas confondue. Je sais que vous êtes sollicitées de toutes parts. Je sais aussi qu'entre les solliciteurs, vous choisissez les plus misérables.» Le bienheureux conclut en ces termes:

«Ainsi, la part que vous voudrez bien nous accorder de vos sacrifices et de vos supplications nous donnera, dans notre défaite, une grande victoire, humiliera les ennemis de l'Eglise, réduira leur férocité; et nous, dans la joie, nous louerons sainte Thérèse, prions pour vous, en attendant de vous connaître dans l'assemblée des élus.»<sup>6</sup>

Le Père Tornay approcha en Chine les représentants diplomatiques de la France, de la Grande Bretagne et de la Suisse, sans compter l'internonce apostolique à Nankin. Devant l'inefficacité de ses démarches, notre missionnaire tenta une dernière chance: un voyage clandestin à Lhasa, capitale du Tibet, pour obtenir l'aide des autorités civiles tibétaines.

L'opportunité de ce voyage secret a fait l'objet de maintes discussions au sein de la commission romaine chargée de la cause du Père Tornay: était-ce prudent d'entreprendre ce voyage périlleux? «Ce voyage à Lhasa ne doit pas se juger suivant la prudence humaine, mais suivant la vertu de prudence éclairée par les dons du Saint-Esprit», observe Mgr Nestor Adam dans sa déposition au procès de canonisation. Les perspectives de la foi ne s'identifient pas avec le bon sens commun. Elles sont d'un autre ordre, dirait Pascal. Le cardinal Edouard Gagnon, rapporteur de la cause, l'a souligné avec vigueur: le Père Tornay a pratiqué héroïquement «la prudence de la foi et de l'amour». Il a répondu sans partage aux exigences de l'amour pastoral du prêtre pour ses fidèles.



*Le Père Shé Guangrang, élève et dévôt du bienheureux Maurice Tornay*

### Le secret du Père Tornay

En considérant la vie de notre missionnaire, on est frappé par la forte densité de sa charité pastorale. On a le sentiment d'une plénitude. On découvre une richesse intérieure inouïe. On serait porté à parler d'un secret. De fait, un secret existe. Pour le saisir, il suffit de considérer la manière de

vivre du bienheureux: il se levait chaque nuit vers quatre heures, parfois même plus tôt. C'étaient la récitation du bréviaire, puis la lecture spirituelle et l'oraison, le chapelet et, enfin, la célébration de la messe. Chaque jour quatre heures de rencontre avec Dieu, pendant lesquelles le Père Tornay «rechargeait ses batteries», pour reprendre l'expression si originale de

Lech Walesa, président de la Pologne, en parlant de la vie intérieure, âme de tout apostolat. Sans ces longues heures consacrées exclusivement au colloque personnel avec Dieu, la vie héroïque du Père Tornay ne s'expliquerait pas. Négliger ce secret, ce serait se condamner à rester à la surface d'une expérience spirituelle extrêmement profonde.

Le Christ lui-même révèle ce secret: «Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là – et pas un autre, observe avec finesse saint Augustin – porte beaucoup de fruits; car hors de moi vous ne pouvez rien faire» (Jn 15, 5).

Là est le secret des saints. Thomas d'Aquin précise que par «demeurer dans le Christ» il faut entendre adhérer au Seigneur par l'exercice des vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité. Cette «inhérence» de Maurice Tornay en Dieu rayonne spécialement aux dernières heures de sa vie, on devrait dire de son calvaire. Notre missionnaire déborde d'attention pour ses compagnons de route, dont il partage l'angoisse devant l'imminence d'un danger mortel: «N'aie pas peur, dit-il à son domestique Doci, si on nous tue nous irons directement au paradis, car c'est pour la foi que nous mourons». A un autre compagnon de route, qui avance péniblement, Mauri-

ce Tornay prête sa canne. Tout plongé en Dieu, notre missionnaire avance, épuisé, le chapelet à la main.

Et lorsque quatre lamas surgissent d'un sous-bois et se mettent à tirer sur la caravane, c'est Doci qui s'écroule le premier. Aussitôt, le Père Tornay se jette à genoux, couvre de son corps le fidèle domestique et prononce la formule de l'absolution. A l'instant même, notre vaillant missionnaire est à son tour frappé mortellement. C'était vers midi, au col du Choula, le 11 août 1949.

Quarante-quatre ans plus tard, le 16 mai 1993, le Pape Jean-Paul II, devant une foule énorme rassemblée dans la basilique Saint-Pierre, béatifiera le berger des Alpes parti comme missionnaire pour le Tibet. Fidèle dès son enfance à la voix de Dieu, il couronna d'une mort héroïque une vie héroïque.

*Georges Huber*

<sup>1</sup> Maurice Tornay, *Ecrits valaisans et tibétains*, Brepols, 1993, p. 187.

<sup>2</sup> *Ecrits valaisans et tibétains*, p. 37.

<sup>3</sup> *Ecrits valaisans et tibétains*, pp. 55-56.

<sup>4</sup> Lettre du 3 décembre 1933.

<sup>5</sup> Revue *Grand-Saint-Bernard-Tibet*, n° 2 (1955) 39.

<sup>6</sup> Lettre du 22 février 1947.